

Personnalité, avenir et risque

Yves Pelicier

IL semble que, depuis quelques années, les problèmes liés à la notion de risque aient changé de dimension, voire de nature.

Le risque est lié à la conception que l'individu se fait de son avenir ; il représente un essai d'évaluation, utilisant autant qu'il se peut les données objectives du passé et du présent. Le calcul mathématique facilite l'élaboration de projections probabilistes mais, bien évidemment, ce qui concerne affectivement et émotionnellement l'individu est d'une tout autre nature. Qu'il s'agisse du soldat soumis à un bombardement ou du conducteur d'un véhicule, le calcul cède toujours plus ou moins au sentiment. C'est ce qui, dans certains cas, rend illusoire la prévention raisonnable et modeste.

Le lien entre risque et technique est un lieu commun de notre temps. Nous nous sommes expliqués ailleurs sur ces faits. La technique paraît d'autant plus menaçante qu'elle semble mystérieuse, secrète, puissante et efficace. En somme, son succès même la rend suspecte et ceci renvoie aux vieilles peurs d'être dominés, asservis, aliénés, etc.

On pourra trouver à cette situation plusieurs raisons mais la plus obscure et, sans doute, la plus profonde, est que l'homme se sent de moins en moins capable de maîtriser intellectuellement les forces qu'il produit. Les vieilles légendes qui décrivent la confrontation du nain et du géant sont transposées dans le conflit

entre l'homme et la machine. A l'origine de cette agressivité à l'égard de la technique, il y a sans doute un vécu d'infériorité. C'est le complexe de Métropolis, pour rappeler le chef-d'œuvre du cinéma expressionniste allemand. L'homme-fourmi est le serviteur d'un Léviathan industriel.

Sans doute, depuis un demi-siècle, il s'est produit assez de modifications dans nos genres de vie pour qu'une certaine familiarité de l'homme avec la machine se soit instaurée, mais l'obsolescence même de la technique et de ses moyens crée un nouveau problème. Quand les techniques évoluaient lentement, chaque génération pouvait apparaître comme l'expert de la suivante. Une série de témoignages et de conduites demeurait comme un lien précieux entre les pères et les fils, voire plus. Hors, paradoxalement, alors que la longévité humaine s'accroît, chaque individu se voit sommé de changer en même temps que les techniques qu'il utilise ou de se démettre. Sur trente ans de vie active, le renouvellement du stock de connaissances se produira à plusieurs reprises. Il faut voir, dans cette mobilité et cette instabilité du régime du savoir technique et appliqué, une cause de malaise, de résistance et d'hostilité. Le seul remède préventif est dans l'intégration au niveau du travail lui-même des moyens de renouvellement et d'adaptation mais on se heurte, à cet endroit, à des obstacles humains : la capacité et surtout le désir de renouvellement de chacun. Seul peut nous guider, pour évaluer le destin de chacun, son aptitude à recevoir l'innovation et à répondre par une transformation efficace des conduites. C'est sans doute affaire de programme et de pédagogie, mais encore de personnalité.

L'une des anomalies de la situation actuelle est dans la difficulté qu'a l'homme des sociétés techniques à assumer les faits de culture et de société autrement que dans un rapport d'un dedans à un dehors. Est dedans, ce qu'on accepte, qu'on reconnaît ou qu'on apprécie. Est dehors, le reste, l'insolite, l'étrange, le déplaisant, ce qui provoque un effort. Or, technique et technologie ne sont pas extérieures à l'homme. Elles appartiennent à son système, c'est-à-dire à un ensemble d'objets, d'individus et d'idées en interrelation, possédant une loi d'organisation que l'observateur-participant peut reconnaître et assumer. Ainsi, les objets de la technique se définissent par rapport à la notion d'ustensilité. Ils sont ce qui prolonge mon action et la rend plus opératoire. Ils sont un dehors qui prolonge un dedans sans qu'il y ait vraiment une solution de continuité. D'autre part, cet environnement technique n'est pas à côté ; il infiltre la vie parfois favorablement, parfois malheureusement.

Le grand scandale des nuisances de la technique vient de ce que la technique, toute bonne, peut parfois se révéler dangereuse. En fait, il s'agit bien d'une confiance déçue ou d'un dépit amoureux. Dans ce cas, l'individu n'a plus assez de mots pour accuser et dénoncer. Il soupçonne tout et tous et, au bout de sa démonstration, on retrouve l'invocation habituelle de l'apocalypse.

Ce qui apparaît particulièrement intéressant, c'est le côté projectif de ces attitudes affectives et intellectuelles. Entre le refus et l'adhésion, il y a l'épaisseur de la personnalité et de son histoire. Nous avons déjà remarqué que, dans l'imaginaire humain, un couple tendanciel antagoniste structure toute nouvelle expérience. Du côté de la vie, on trouve ce qui est à gagner, guérir, jouir, s'approprier, profiter. Du côté de la mort, perdre, souffrir, être puni, etc. La façon dont chacun éprouve une situation dépend de ce qu'il repère en elle par rapport à vivre/mourir. Cela est vrai du profane comme du technicien, du peu savant comme du scientifique. Ce repérage fondamental est à la source des choix et des modalités du vécu. La machine peut s'avérer frustrante si les valeurs de contrainte l'emportent sur les valeurs de libération. Un vieux militant syndicaliste contestait en ces termes les remar-

ques péjoratives faites devant lui et concernant le travail à la chaîne : « Mais quand les mains sont aussi mécanisées, le tête est plus libre. » Ainsi, à une même situation, correspondent des vécus contradictoires.

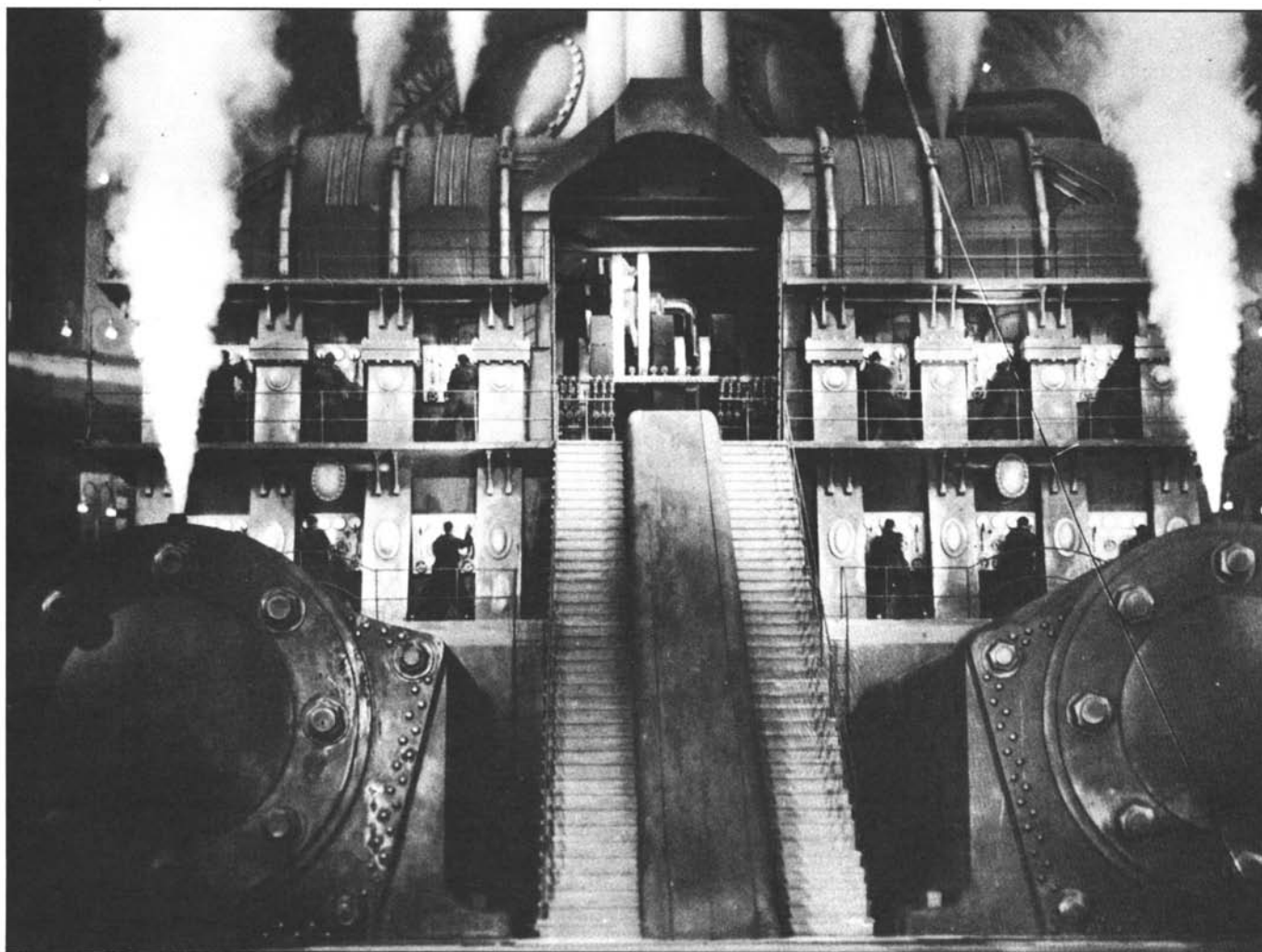
Le rapport avec la technique dépend aussi de ce qui est investi dans le travail : si l'individu y cherche non seulement un moyen de vivre mais une source d'affiliation et de validation, un instrument pour assurer son identité et pour être reconnu par les autres, les aspects proprement techniques seront moins importants que les relations humaines dont la technique sera l'occasion.

Ici, le vrai risque serait dans un échec de la réciprocité, une impossibilité d'établir un lien communautaire. C'est là que réside l'origine de beaucoup d'inquiétudes concernant l'automatisation. Est, ou menace d'apparaître, inhumain ce qui met en cause l'activité relationnelle ou un certain style de conduites. A plusieurs reprises, les experts en sécurité ont constaté, dans les contextes les plus divers, de graves manquements ou d'étonnantes négligences. C'est que la manipulation des toxiques, le séjour en zone dangereuse, le respect des consignes ne cessent jamais d'être des gestes intégrés dans un horizon vital bien plus vaste. Sauf à être conditionné par un entraînement intensif, l'individu dispose finalement d'une liberté de décision où tout compte, le rationnel comme l'imaginaire, l'intérêt égocentrique comme la référence collective. C'est ce qui rend la prévention si difficile ; chacun est l'interprète de son risque, notion scandaleuse mais très humaine.

Il est d'ailleurs probable que les individus seront à l'avenir engagés dans un double mouvement : assumer de plus en plus de risques personnels (alcool, vitesse, violence, etc.), dans le temps même où ils exigeront la couverture collective la plus minutieuse, qu'il s'agisse de médecine, d'industrie, etc. Cette dichotomie entre risque personnel et risque collectif met en œuvre tout le mythe personnel de chacun. Ce qu'il est possible de faire pour rationaliser autant qu'il se peut les décisions de conduite n'est pas simple.

Le cerveau humain apparaît avant tout comme un organe de prise et de traitement de l'information. Parler du cerveau est sans doute inexact car son hétérogénéité n'est pas contestable ni au plan embryologique et anatomique ni au plan fonctionnel. Ainsi, pour rappeler une notion très à la mode actuellement, cerveau droit et cerveau gauche ont des modes de fonctionnement différents. A gauche se trouvent les moyens neuronaux et associatifs liés à l'abstraction, au calcul, à la saisie intégrée du réel, à la rationalité et à la symbolisation. A droite, les rythmes, les images, les rêves, les affects s'organisent et organisent une certaine vision du monde. L'éducation, en stimulant l'un ou l'autre hémisphère, peut entraîner un type de développement mental particulier, surspécialisé, surintellectualisé ou très émotif, très sensitif. Sans doute, ne faut-il pas exagérer l'empreinte neurophysiologique : il y a d'autres déterminants de la personnalité tenant au milieu et à la culture, mais on voit, par exemple, un autre risque qu'un conditionnement audiovisuel pourrait faire courir aux individus échappant presque complètement aux contraintes de la lecture, du décodage des symboles et abstraction !

En fait, le vrai risque technologique réside dans la faible capacité des individus à anticiper. L'anticipation est cette possibilité de se projeter dans l'avenir pour y établir les bases d'une action et d'une efficacité (J. Sutter). La maîtrise du temps est plus difficile que celle de l'espace. Il s'agit d'assumer une histoire et un passé, vivre dans la contrainte d'un présent sans cesser de penser au devenir. « Deviens ce que tu es » pourrait, un jour, ne plus avoir de sens. Or, il apparaît de plus en plus évident que l'individu n'est que ce qu'il risque, que ce qu'il accepte de renouveler.



Extrait du film *Metropolis* de Fritz Lang, 1925.

Chaque fois sont posées les conditions d'une nouvelle attente entre la question et la réponse, le projet et sa réalisation. Cette attente est féconde. On la remplit en construisant. On atténue son caractère pénible en réalisant. De tout ce que fait l'homme, la technique est ce qui a le plus à voir avec le temps humain. C'est pourquoi la technique change, se modifie et nous entraîne dans ce tourbillon que des époques plus anciennes n'ont pas connu. Cette vitesse est une chance et un danger. Elle est une chance, car chaque vie vaut son pesant de minutes. Elle est un danger, car il se peut que l'individu oublie ce qu'il doit à la réflexion et à l'approfondissement. L'homme de la culture technicienne serait caractérisé par la superficialité des affects, l'extension des informations et la réduction de la connaissance authentique. Là réside une vraie menace pour l'avenir et c'est là qu'il faudrait réaliser une politique éducative permettant aux techniques de s'insérer dans les faits de culture sans excès ni humilité. Cela est possible, puisque parfois réalisé avec beaucoup de bonheur, mais cette intégration n'est pas la règle commune. Peut-être voulons-nous aller trop vite : trois quarts de siècle sont peu de chose, eu égard à l'histoire du monde et même à l'histoire de l'homme. Mais trois quarts de siècle représentent déjà des occasions manquées et de très grands risques mal assumés jusqu'à ce jour.

Bibliographie

- JACQUARD A., PELICIER Y. et TUBIANA M., *Images de la Science*, Colloque, Paris, 1983.
 PELICIER Y., « Risque et personnalité », *Recherche et Invention, Innovation*, Spécial 1982, n° 154, pp. 21-27.
 PELICIER Y., *Economie de santé et dépenses de bonheur*, Colloque du 22 mars 1980, « La Santé des Français ».
 SUTTER J., *l'Anticipation*, PUF, Paris, 231 pages, 1983.

« *Brulé vif par l'électricité* », extrait de *Physique Populaire*, 1891.

